



ESSACHESS – Journal for Communication Studies

La représentation *queer* dans les applications de rencontre Tinder et HER

ESSACHESS –
Journal for Communication Studies
Volume 17 Issue 1(33), p. 143-164
© The Author(s) 2024
Reprints and Permission:
© ESSACHESS
<https://www.essachess.com/>
DOI: 10.21409/essachess.1775-352x

Cite: MELVYN, E., & ROSSI, E. (2024). La représentation queer dans les applications de rencontre Tinder et HER. *ESSACHESS*. 17(33): 143-164. <https://doi.org/10.21409/7MYS-QA59>

Emma MELVYN
PersonalData.IO, SWITZERLAND
e-mail: emmamelvyn@gmail.com

Elisa ROSSI
PersonalData.IO, SWITZERLAND
e-mail: elisa.mb.rossi@gmail.com

Résumé : Dans le cadre de notre recherche, nous nous sommes intéressés aux expériences des personnes *queer* sur les applications de rencontre en ligne Tinder et HER. Nous avons cherché à comprendre en quoi ces applications participaient à renforcer les normes cisgenres hétérosexuelles et les discriminations envers les minorités *queer*. Pour cela, nous avons étudié les pratiques de nos enquêté·e·x¹ à

¹ Tout au long de cet article, l'écriture utilisée se voudra inclusive et neutre. En Suisse romande, l'utilisation du « x » trouve son origine dans les milieux académiques et militants, qui visent à promouvoir l'égalité et la diversité des genres. Bien que l'utilisation du « x » soit limitée et fasse l'objet de débats, nous l'utilisons afin d'adapter la langue aux réalités de nos enquêté·e·x qui, en grande majorité, ne sont pas des personnes se genrant de manière binaire.

Article received February 15, 2024. Article accepted on June 17, 2024.
Conflict of Interest: The author(s) declare(s) no conflict of interest.

partir d'entretiens approfondis et de leurs données personnelles. Cette méthodologie se base donc sur la construction, à la fois algorithmique et humaine, de la représentation *queer* dans les pratiques de rencontres virtuelles. Nos observations nous ont permis de retracer les diverses stratégies de mises en scène de soi en ligne employées par nos enquêtés·es, selon leur orientation sexuelle et/ou leur identité de genre.

Mots-clés : LGBTQIA+, applications de rencontre, Tinder, HER, données personnelles

Queer Representation in Dating Apps Tinder and HER

Abstract: Our research focused on queer people's experiences on the online dating applications Tinder and HER. We were looking to understand how these dating apps contributed to reinforcing heterosexual cisgender norms and discriminations against queer minorities. To explore this issue, we studied the practices of our interviewees, based on in-depth interviews and their personal data. We also conducted participative observation by creating profiles on the applications. This methodology is therefore based on the algorithmic and human construction of queer representation in virtual dating practices. Our observations allowed us to identify the strategies used by our respondents to present themselves online, according to their sexual orientation and/or gender identity.

Keywords: LGBTQIA+, dating apps, Tinder, HER, personal data

Introduction

La représentation des corps *queer* (sans hommes cisgenres) dans les applications de rencontre est une dimension encore peu étudiée actuellement. En effet, les recherches existantes se sont concentrées sur l'analyse des mécanismes hétérosexuels ou homosexuels masculins, laissant de côté les expériences des femmes cisgenres non-hétérosexuelles, des personnes non binaires², *genderfluid*³ ou *queer*. Le terme *queer*, historiquement connoté négativement, « signifie “pédé”, “gouine⁴”, mais aussi “bizarre” ou “tordu” [et] vise précisément à embrasser une multitude d'identités et de pratiques de soi qui trouvent leur source dans les sexualités minoritaires, mais tendent à les transcender » (Cervulle & Quemener, 2021, pp. 632-633). L'inclusion tardive et insuffisante des minorités de genre dans les recherches en sciences sociales s'explique notamment par l'invisibilisation que subissent ces minorités au sein de la société, leur

² Une personne qui se qualifie non binaire n'appartient pas aux genres binaires, homme et femme.

³ Une personne *genderfluid* ne se caractérise pas par un genre fixe car ce dernier varie au fil du temps.

⁴ Les termes de « pédé » et « gouine » sont (à l'origine) des insultes utilisées pour désigner les hommes et femmes homosexuel·le·s, mais ils ont été réappropriés par la communauté LGBTQIA+.

sexualité étant souvent considérée comme « un échec de l'hétérosexualité » (Chetcuti, 2014, p. 39).

Historiquement, les minorités de genre se sont retrouvées exclues de la sphère politique et publique, étant assignées à la sphère domestique et privée (Bereni et al., 2016). Cette invisibilisation des corps dans la sphère publique s'explique notamment par le fait que ces derniers sont « à la fois supports et objets [...] d'opérations normatives multiples » (Boni-Le Goff, 2016, p. 184) et participent ainsi à bicatégoriser et hiérarchiser les sexes (Garcia *et al.*, 2022). Cependant, cette légitimation de la domination masculine dans l'espace public s'est vue contestée, notamment par les mouvements féministes et *queer*. Ces mobilisations collectives ont permis de visibiliser les corps des minorités de genre, hors de la sphère privée, et ont donc servi de moyen de reconnaissance de leur existence. Néanmoins, cette visibilité s'impose comme une menace pour l'hétéronormativité car « un baiser entre partenaires de même sexe dans l'espace public n'est pas juste un baiser, c'est un acte qui rend visible la transgression de la norme hétérosexuelle » (Blidon, 2016, p. 283). Par conséquent, ces minorités de genre sont victimes d'une forte répression et leur visibilité est un enjeu de luttes constantes, marquées par des violences sexistes, homophobes, transphobes et racistes qui s'inscrivent dans un continuum de violence. Les identités *queer* sont donc non seulement genrées et sexuelles, mais aussi politiques.

Ce sont les années 1990 qui marquent un tournant en faveur de la visibilité des minorités de genre par l'arrivée de la nouvelle vague de réflexions en sciences sociales, regroupées sous les *théories queer*. Ces travaux s'ouvrent à des perspectives peu abordées jusqu'alors, « qu'il s'agisse des questionnements historiques sur les typologies sexuelles, des interrogations sur la possibilité d'autonomiser le champ de la sexualité des questions de genre, des réflexions sur l'homophobie ou la littérature, ou encore de la plus grande visibilité offerte aux diverses subcultures sexuelles et aux identités transgenres » (Chauvin & Lerch, 2013, p. 21). Parmi ces travaux, *Trouble dans le genre* de Judith Butler est considéré comme l'une des références principales dans le domaine car il réévalue la binarité du genre et « la norme imposant l'hétérosexualité comme seule sexualité acceptable » (Lépinard & Lieber, 2020, p. 84). Le terme *queer* apparaît ainsi dans les revendications politiques dans le but de « construire un antagonisme afin de faire émerger une communauté politique *queer* contre une hétérosexualité constituée en adversaire » (Cervulle & Quemener, 2021, p. 632). Dans le cadre de cette recherche, nous nous sommes ainsi intéressés aux pratiques numériques d'utilisateur·rice·x·s *queer* car ce terme permet d'analyser plusieurs identités et orientations sexuelles qui sortent du cadre de l'hétérosexualité normative (Cervulle & Quemener, 2021, p. 633).

Selon la recherche de Rosenfeld et Thomas pour *l'American Sociological Association* (2012), à partir des années 2000, les espaces de rencontres en ligne ont été largement investis par les personnes non-hétérosexuelles. En effet, « la différence la plus frappante entre les modes de rencontre des couples homosexuels et hétérosexuels est la prédominance d'Internet parmi les couples homosexuels qui se

sont rencontrés après 2000, avec plus de 60 % des couples homosexuels qui se sont rencontrés en ligne en 2008 et 2009⁵ » (Rosenfeld & Thomas, 2012, p. 532). Ceci s'expliquerait par le fait qu'ils chercheraient un·e·x partenaire ailleurs que dans leurs réseaux d'interconnaissance car « l'éloignement social et géographique de la famille d'origine est depuis longtemps considéré comme l'un des facteurs fondamentaux de la formation des couples de même sexe⁶ » (Rosenfeld et Thomas, 2012, p. 533).

Pour les personnes *queer*, les rencontres hors ligne peuvent parfois sembler compliquées, notamment pour trouver l'amour. Les lieux de sociabilité dans l'espace public ne sont généralement pas conçus pour les personnes *queer* et peuvent être sources de violences LGBT-phobes, car il ne s'agit pas d'un « espace « neutre » (Alessandrin, 2022, p. 9), mais d'un espace où les normes hétérosexuelles et l'homophobie en tant que « forme active, violente, incorporées (phobie) et très largement répandue de discrimination des personnes homosexuel.le.s ou qui sont suspectées de l'être » (Alessandrin, 2022, p. 13) prévalent. C'est pourquoi les rencontres en ligne ont été une grande nouveauté pour les personnes *queer* : elles ont ouvert la possibilité de draguer par écrit tout en restant protégé·e·x derrière un écran et en évitant de potentielles violences LGBT-phobes dans l'espace public. Bien que l'orientation sexuelle ait été ajoutée dans l'article 261^{bis} contre la discrimination et l'incitation à la haine dans le code pénal Suisse⁷ en 2020, un rapport du Conseil Fédéral a montré que « les personnes *queer* subissent souvent du harcèlement sexuel physique car elles rompent avec la norme hégémonique de l'hétérosexualité et ne sont pas, ou du moins pas clairement, “lisibles” en tant que femme ou homme aux yeux de la personne harcelante (intelligibilité sociale) » (2022, p. 13), ce qui amène à une crainte de ces violences et une redéfinition « de la construction d'univers de sociabilité caractérisés par une position de marge » (Chetcuti, 2014, p. 39).

1. Méthodologie

Notre travail s'inscrit dans l'extension de la thèse réalisée par Jessica Pidoux (2021) dans laquelle elle démontrait que les algorithmes des applications de rencontre ne sont pas neutres et participent à standardiser et catégoriser les corps des femmes cisgenres selon des stéréotypes de genre hétéronormés qui « relève du modèle patriarcal des relations hétérosexuelles » (Pidoux, 2019, p. 258). Toutefois, si l'enquête de Pidoux

⁵ Notre traduction de l'anglais : « The most striking difference between the way same-sex versus heterosexual couples meet is the dominance of the Internet among same-sex couples who met after 2000, with over 60 percent of same-sex couples meeting online in 2008 and 2009. » (Rosenfeld & Thomas, 2012, p. 532)

⁶ Notre traduction de l'anglais : « Social and geographic distance from the family of origin has long been theorized as one of the fundamental factors in same-sex couple formation » (Rosenfeld et Thomas, 2012, p. 533)

⁷ Voir en ligne, article 261^{bis} contre la discrimination et l'incitation à la haine du Code pénal Suisse, consulté pour la dernière fois le 26 mai 2024 : https://www.fedlex.admin.ch/eli/cc/54/757_781_799/fr#art_261_bis.

a permis de prouver scientifiquement que les applications de rencontre renforcent les discriminations envers les femmes cisgenres, les réalités des personnes *queer* n'ont pas été approfondies. C'est pourquoi nous avons décidé de nous intéresser spécifiquement aux expériences vécues de ces personnes, au moyen de leurs pratiques concrètes sur les applications et de leurs données personnelles. L'originalité de notre recherche est fondée sur une méthodologie appliquée à la construction à la fois algorithmique et humaine de la représentation du corps *queer* dans la pratique des rencontres médiatisées avec des applications. Le but de notre recherche a ainsi été d'analyser en quoi les applications de rencontre, telles que Tinder et HER, participent à renforcer les normes cisgenres hétérosexuelles et les discriminations envers les minorités *queer*.

1.1. *Questions de recherche et méthodes*

À partir de la thèse de Jessica Pidoux, nous nous sommes intéressés aux questions de recherche suivantes : quels sont les impacts des applications de rencontre sur les utilisateur·rice·x·s *queer* ? Quels sont les effets produits par la représentation numérique du corps sur les personnes *queer* ? Une lecture féministe permet-elle de comprendre les enjeux sociopolitiques autour des corps *queer* dans les nouvelles techniques d'intelligence artificielle (dont les algorithmes d'applications de rencontres) ? Afin de répondre à nos questions de recherche, nous avons recouru à plusieurs méthodes qualitatives et quantitatives.

Dans un premier temps, nous avons procédé à de l'observation participante qui nous a permis de réaliser des observations sociologiques à l'appui de traces numériques et à de l'analyse qualitative d'interface, appuyées sur les données. Afin de mieux comprendre le fonctionnement des algorithmes de Tinder et HER, nous avons créé des profils sur ces applications. En plus de nos deux profils personnels, nous avons également créé deux profils fictifs en suivant un protocole de test précis. À partir de cette méthodologie située recourant à nos données personnelles, nous avons ensuite récupéré nos données en utilisant notre droit d'accès aux données personnelles prescrit par la *Loi fédérale sur la protection des données du 25 septembre 2020* (LPD) auprès de plateformes telles que Tinder et HER. Cette méthode d'exercice des droits pour comprendre et analyser des phénomènes sociologiques a pour avantage d'être plus éthique que d'autres méthodes d'enquête, comme le *web scraping profiles* qui consiste à récolter des données sans le consentement des utilisateur·rice·x·s.

Dans un second temps, dans le but de réaliser une étude quantitative comparative entre nos données et celles d'autres utilisateur·rice·x·s, nous avons aidé nos enquêté·e·x·s à récupérer leurs données à partir de leurs droits sur la protection des données. Les fichiers obtenus pouvant contenir des données sensibles, telles que des photos, l'identité de genre ou l'orientation sexuelle de ceux-ci, nous avons établi des procédures d'information et de consentement pour que ces données puissent nous être partagées de manière à garantir leur protection et leur anonymisation, notamment à l'aide d'outils fournis par l'équipe technique d'Hestia.ai. Cette entreprise

technologique apporte des dispositifs tels que des conseil et des formations nécessaires ayant pour but de sensibiliser aux droits sur les données personnelles. Elle collabore étroitement avec PersonalData.IO, une organisation mondiale à but non lucratif qui s'intéresse à la protection des données. Nos données ont été agrégées et mutualisées grâce à un outil de visualisation développé par Hestia.ai, ce qui nous a permis de faire des analyses comparatives entre notre échantillon *queer* et notre échantillon contrôle, composé de femmes hétérosexuelles.

Dans un troisième temps, nous avons élaboré un questionnaire en ligne qui a été envoyé à nos enquêté·e·x·s dans le but de récolter des informations qualitatives utiles pour préparer des entretiens. Nous avons ensuite réalisé des entretiens semi-directifs, sous la forme de récit de vie, en suivant une approche qualitative féministe afin de rendre compte des expériences des utilisateur·rice·x·s des applications de rencontre Tinder et HER. La méthode féministe consiste à rejeter l'objectivité, la neutralité et la mise à distance que prônent d'autres méthodes positivistes, en optant pour une approche empathique et non-hiérarchique car comme le pointe Adrienne Rich : « l'objectivité n'est autre que de la subjectivité masculine » (Rich, 1994, p. 3). Cette objectivité, que Sandra Harding qualifie de « faible » (1993), « n'a pas été "opérationnalisée" de manière à ce que la méthode scientifique puisse détecter les hypothèses sexistes et androcentriques qui sont "les croyances dominantes d'une époque" - c'est-à-dire qui sont collectivement (et non pas seulement individuellement) entretenues »⁸ (p. 52). Harding propose alors d'élaborer une « objectivité forte » (1993) permettant de lier « la prise en compte des conditions matérielles d'existence des chercheur·e·s, leurs inévitables engagements particuliers et la production de connaissance » (Clair, 2016, p. 69). Pour Donna Haraway, « l'objectivité féministe signifie tout simplement des *connaissances situées* »⁹ (1988, p. 581), concept qui invite à interroger sa position de chercheur·euse·x en tant que producteur·rice·x de savoirs qui ne viendraient pas de « nulle part » (*ibid.*) et qui s'inscrivent dans une relation de pouvoir. L'approche féministe a donc pour objectif de redonner du pouvoir aux minorités en termes d'autonomisation en leur donnant la parole et en s'intéressant à leur subjectivité afin de les visibiliser.

1.2. Population et recrutement

Nous avons au départ décidé de sélectionner un échantillon composé de cinq personnes *queer* âgées entre 18 et 30 ans qui utilisent les applications de rencontre Tinder et/ou HER en Suisse romande, ainsi qu'un échantillon contrôle de cinq utilisatrices hétérosexuelles. En raison des difficultés rencontrées pour recruter des enquêté·e·x·s dans le temps qui nous était imparti, notre échantillon se compose finalement de six personnes *queer* ainsi que de quatre personnes hétérosexuelles

⁸ Notre traduction de l'anglais : « Objectivity has not been "operationalized" in such a way that scientific method can detect sexist and androcentric assumptions that are "the dominant beliefs of an age"—that is, that are collectively (versus only individually) held. » (Harding, 1993, p. 52).

⁹ Notre traduction de l'anglais : « Feminist objectivity means quite simply situated knowledges » (Haraway, 1988, p. 581).

utilisant Tinder et/ou HER, âgées de 20 à 30 ans, dont les profils sont listés dans le tableau ci-dessous. Nos six enquêté·e·x·s *queer* sont étudiant·e·x·s (dont 2 en reprise d'études) à l'Université ou dans une Haute École, et cinq d'entre elleux sont en Sciences Sociales. La majorité de nos enquêté·e·x·s ont également déclaré être politisé·e·x·s et/ou militant·e·x·s.

Tableau 1. Description de l'échantillon

Prénoms ¹⁰	Age	Pronoms	Identité de genre	Orientation sexuelle	App
Alex	27	Elle/iel	<i>Queer</i>	<i>Queer</i>	Tinder
Anaëlle	22	Elle/elle	Femme cisgenre	Bisexuelle	Tinder
Andrea	23	Elle/il	Genderfluid	Pansexuel·le	Tinder
Julie	20	Elle/elle	Femme cisgenre	Bisexuelle	Tinder
Suzanne	27	Elle/elle	Femme cisgenre	<i>Queer</i>	Tinder + HER
Til	23	Il/iel	Non binaire transpédégouine	Bisexuelx	HER
Gigi	30	Elle/elle	Femme cisgenre	Hétérosexuelle	Tinder
Justine	25	Elle/elle	Femme cisgenre	Hétérosexuelle	Tinder
Laurence	27	Elle/elle	Femme cisgenre	Hétérosexuelle	Tinder
Paloma	22	Elle/elle	Femme cisgenre	Hétérosexuelle	Tinder

Nous avons choisi cette catégorie d'âge car plus de 50 % des utilisateur·rice·x·s de Tinder ont entre 18 et 25 ans (Tinder Newsroom, 2022). Le nombre de participant·e·x·s étant restreint, cela nous a permis de réaliser des entretiens approfondis, le but n'étant pas de récolter une grande quantité de données, mais d'orienter notre travail sur l'analyse de discours. Cette sélection ne nous a donc pas permis d'avoir un échantillon représentatif (Firdion, 2012). Par ailleurs, les statistiques concernant le nombre de personnes *queer* utilisant les applications de rencontre en Suisse ne sont pas encore disponibles. L'Office Fédéral de la Statistique suisse (2021) se focalise principalement sur les couples hétérosexuels, ce qui renforce l'invisibilisation des couples homosexuels et *queer* au sein des bases de données. C'est pourquoi nous espérons que ce travail permettra de contribuer à la constitution d'une base de données sur ces minorités de genre et qu'il s'inscrira dans le commencement de recherches sur la représentation des personnes *queer* dans les espaces numériques en Suisse.

Pour constituer notre échantillon, nous avons fait circuler un appel à participation sur Instagram dans le but de trouver des utilisateur·rice·x·s de Tinder et HER qui

¹⁰ Prénoms d'emprunt afin d'anonymiser les participant·e·x·s.

accepteraient de nous accorder des entretiens et d'analyser ensemble certaines de leurs données. Nous avons également demandé à des administrateur·ice·x·s de comptes Instagram suisses ainsi qu'à des associations *queer* de partager notre appel afin d'élargir notre échantillon. La prise de contact a été facilitée avec certain·e·x·s enquêté·e·x·s car nous faisons nous-même partie de la communauté *queer* suisse romande. Nos positions situées respectives dans le monde social nous ont donc permis d'observer des faits inaccessibles à une personne externe à la communauté *queer*. Par ailleurs, en tant que victimes potentielles des normes de genre et de sexualité incorporées dans ces algorithmes, nous avons pu constater des faits qui nous concernent et nous affectent directement.

2. Résultats

Comme nous l'avons mentionné auparavant, le terme *queer* permet de regrouper plusieurs identités de genre et d'orientations sexuelles qui ont pour point commun de s'opposer à la binarité de genre et à l'hétérosexualité, comme les personnes cisgenres non-hétérosexuelles et les personnes non binaires ou *genderfluid* non-hétérosexuelles. Néanmoins, cette opposition ne se fait pas sans difficulté. En effet, les personnes *queer* sont victimes de violence symbolique car « la présomption d'hétérosexualité agit dans tout contexte et l'hétérosexualité s'impose de manière naturelle » (Mellini, 2009, p. 4), ce qui les poussent souvent à dévoiler ou non leur identité de genre et/ou leur orientation sexuelle selon le contexte. Comme l'explique alors Mellini (2009), l'identité n'est pas figée et n'est pas unique car en réalité « chaque individu possède une pluralité d'identités qui, réunies, forment son identité sociale » (p. 6) et qui se construisent dans les « interactions sociales » (p. 7). Mellini reprend les travaux de Guy Bajoit qui définit trois identités que l'individu doit concilier pour construire son identité sociale : « l'*identité désirée* – ce que l'individu voudrait être, l'*identité engagée* – ce qu'il est et a été, et l'*identité assignée* – ce qu'il croit que les autres voudraient qu'il soit (Bajoit, 1999, 2000) » (*ibid.*). À ces trois identités, Mellini en rajoute une : « l'*identité ressentie* », qui se caractérise par des sentiments « de pulsions, d'attirances physiques et affectives envers des individus du même sexe », sans pour autant désirer être *queer* (*ibid.*). Elle distingue également l'*identité engagée pour soi* et l'*identité engagée pour les autres* en tant qu'« opération qui se légitime par le fait qu'un individu peut s'engager en tant qu'homosexuel pour soi, mais pas pour les autres, notamment les hétérosexuels » (p. 8). Mellini propose également une distinction entre le « palier subjectif et palier objectif » (*ibid.*) de l'identité : le palier subjectif intégrerait l'identité ressentie, désirée et engagée pour soi et pour les autres, alors que le palier objectif serait composé de l'identité attendue et l'identité assignée, « la première [...] rend compte de ce que l'individu pense que les autres attendent de lui, ce qu'ils souhaitent et ce qu'ils projettent pour lui. En revanche, l'identité assignée est celle que l'individu croit que les autres lui attribuent » (*ibid.*).

Cette multiplicité d'identités et le travail de conciliation qui en dérive ont pour conséquence de créer des « tensions identitaires » qui peuvent se manifester soit dans

son rapport à soi, soit dans son rapport aux autres (Mellini, 2009, p. 9). Les personnes vont alors mettre en place des *stratégies identitaires* consistant en des « actions mises en place pour atteindre un ou plusieurs buts et s’orientant en fonction de l’interaction et du contexte dans lequel elles se produisent » (*ibid.*) : la personne va donc entamer un travail de négociation entre ses diverses identités afin de montrer celle qui lui semble la plus adaptée à la situation dans laquelle elle se trouve. Ces stratégies identitaires sont également visibles en contexte numérique. En effet, nous avons pu observer lors de nos entretiens que nos enquêtés utilisent des stratégies de mise en scène de leurs identités qui diffèrent selon les trajectoires individuelles et selon le contexte.

Comme l’explique Eva Illouz (2006), les plateformes en ligne permettent « une mise en scène du moi » qui « passe exclusivement par le langage, plus particulièrement par l’écrit, et parce qu’il ne s’adresse pas à un autre spécifique, concret, mais à un public général de candidats anonymes et abstraits » (p. 247). Pourtant, selon Sandra Lemeilleur, l’identité se construit alors en interaction à autrui car c’est « l’autre qui donne vie au corps virtuel » qui « se conjugue avec le corps réel en acte derrière l’écran » (Lemeilleur, 2011, p. 98). En nous appuyant sur ces deux interprétations, nous avons distingué trois types de stratégies de dévoilement de soi ayant des finalités différentes. La première, la « stratégie d’affichage » (Mellini, 2009, p. 23) vise à dévoiler son identité de genre et/ou son orientation sexuelle. La deuxième, la « stratégie d’arrangement » (*ibid.*), consiste en un dévoilement partiel de l’identité. La troisième, la « stratégie de clandestinité » (*ibid.*), consiste en un non-dévoilement de l’identité selon le contexte, c’est-à-dire que les personnes vont parfois mettre en avant une identité dans le but de correspondre aux normes et aux attentes d’autrui.

2.1. *Stratégie de dévoilement*

Selon Judith Butler (2006), l’identité de genre est fixée par la « continuité entre le sexe, le genre, la pratique sexuelle et le désir » (p. 84). Butler affirme également que la matrice hétérosexuelle empêche l’existence d’autres formes d’identités et que c’est justement « la persistance et la prolifération de telles identités [qui] sont une occasion critique d’exposer les limites et les visées régulatrices de ce domaine d’intelligibilité et donc de rendre possibles [...] des matrices concurrentes et subversives qui viennent troubler l’ordre du genre » (Butler, 2006, p. 85). Les identités *queer* viennent ainsi *troubler le genre*. Par ailleurs, l’identité de genre est construite par la performance de genre qui passe elle-même par le corps : « l’effet du genre est produit par la stylisation du corps et doit donc être compris comme la façon banale dont toutes sortes de gestes, de mouvements et de styles corporels donnent l’illusion d’un soi genré durable » (Butler, 2006, p. 286). La construction de l’identité passe également par le langage qui est « une activité performative au cœur de laquelle les catégories et les identités de genre sont produites, imposées, négociées et interactivement élaborées » (Gérardin-Laverge, 2020, p. 39). Le langage numérique utilisé dans les applications de rencontres a la particularité d’être construit de manière à pouvoir être classé par les algorithmes de ces applications. Chaque case cochée, ou terme employé par les

utilisateur·rice·x·s des applications de rencontre pour se définir est une variable qui est interprétée par des machines (Pidoux, 2019). Les données personnelles pouvant être demandées et envoyées aux utilisateur·rice·x·s, ce sont elleux-mêmes qui se réapproprient et/ou contestent ce langage. Créé pour être compréhensible informatiquement, le langage numérique comporte des biais très binaires et genrés (Pidoux, 2019).

Trois de nos enquêté·e·x·s ont décidé de dévoiler et d'afficher leur identité de genre sur les applications de rencontre à travers des photos et une biographie. C'est le cas par exemple pour Alex qui, lorsque nous lui avons demandé quelle image iel voulait montrer d'ellui sur son compte, a répondu :

« Je pense qu'il y a un truc un peu marrant entre la description et les photos, un peu second degré. J'espère un peu *queer* quoi (*rires*). J'ai mis en avant, c'est horrible je n'avais jamais réfléchi comme ça, mais « je suis cool ». C'est con, mais (*rires*) je fais du *roller*, du crochet, je bois du vin, je suis fun. Fun et *queer*, pour mieux se mettre en avant. »

Alex, 27 ans, *queer*, Tinder

Selon Alex, les activités qu'iel partage sur ses photos participent à dévoiler son identité *queer* : le *roller derby* est notamment considéré comme un sport permettant l'expression d'identités et d'orientations sexuelles sortant de l'hétéronormativité (Laval & Sirost, 2019). La mise en scène de son corps sur ses photos est donc un moyen de performer son identité. De plus, iel a partagé ses pronoms ainsi que son identité de genre et son orientation sexuelle dans sa biographie, ce qui participe à consolider son identité sociale au moyen des outils de langage disponibles sur Tinder. Cette volonté d'Alex de dévoiler son identité se reflète aussi dans ses données Tinder, récupérées grâce aux droits sur la protection des données, et qui contiennent sa biographie, ses passions, son signe du zodiac, sa profession, ses photos et son orientation sexuelle. Alex a également affirmé ne ressentir aucun décalage entre l'image qu'iel donne sur Tinder et celle qu'iel donne dans la « vraie vie » hors-ligne.

Un autre exemple que l'on pourrait mentionner est celui de Til qui fait en sorte de montrer qu'iel est politisé·e car iel considère cela comme étant une part importante de son identité transpédégouine¹¹. Par ailleurs, lorsque nous lui avons demandé s'iel ressentait un décalage entre son image virtuelle et son image hors ligne, iel précise qu'iel ne montre qu'une facette de son identité, ce qui confirme le fait que « les identités sont multiples et mouvantes » (Mellini, 2009, p. 6). Les applications peuvent donc capturer une pluralité d'identités, au-delà des catégories figées.

Par conséquent, ces deux enquêté·e·x·s ont pour point commun d'exprimer une volonté d'afficher sur les applications de rencontre des identités numériques en accord

¹¹ Le mot « transpédégouine », « exprime des identités, des pratiques et des expériences différentes et, dans cette concaténation, il y a la volonté de mettre sur pied une lutte commune, de créer des alliances, sans pour autant qu'une identité se soustraie à une autre » (Lorenzi, 2017, p. 8).

avec leurs identités hors ligne. En affichant leurs identités, iels pallient les tensions identitaires « intra-orientées », c'est-à-dire « dans son rapport à soi-même », et « extra-orientées », soit « dans son rapport aux autres » (Mellini, 2009, p. 9).

Cette volonté d'afficher son identité se reflète également dans les données personnelles de nos enquêté·e·x·s. En effet, leurs données personnelles ont montré qu'iels matchaient¹² considérablement plus que nos autres enquêté·e·x·s *queer*. Ceci s'explique notamment par le fonctionnement algorithmique de Tinder qui classe hiérarchiquement les utilisateur·ice·x·s selon les données qui les décrivent : ces données deviennent des caractéristiques (« *features* »), comme « "l'intelligence", l'attractivité physique et la géolocalisation en lien avec la différence d'âge, le sexe et le revenu » (Pidoux, 2019, p. 265), permettant à Tinder de créer « en amont des espaces possibles d'interaction sociale entre les utilisateurs [qui] sont définis en termes de distance, dans sa logique informatique, qui débouche sur la production d'une liste de résultats où les profils sont organisés en ordre hiérarchique selon des scores individuels et de comparaison. Cette proposition présentée à l'utilisateur donnera la possibilité d'obtenir un *match*. » (Pidoux, 2019, p. 250). Pidoux explique également que ce score varie selon la « performance » de l'individu dans l'application, c'est-à-dire qu'un « individu qui est actif régulièrement dans la plateforme, qui reçoit des nombreux *likes* et qui apparaît souvent dans les listes de résultats d'autres utilisateurs, fournira plus de données qui le mesurent qu'un autre individu qui n'est que rarement connecté » (p. 264). Ce dernier « obtiendra ainsi un "meilleur" score » (*ibid.*) et aura davantage de visibilité.

2.2. Stratégie de dévoilement partiel

L'une des stratégies de dévoilement utilisée par nos enquêté·e·x·s sur les applications de rencontre est de ne montrer que les facettes d'eux qu'iels assument pleinement, même si celles-ci ne correspondent pas à la façon idéale dont iels aimeraient être perçu·e·x·s. Parmi les personnes vivant un décalage entre le monde en ligne et hors ligne, il y a Andrea, une personne *genderfluid* de 23 ans, qui n'est *out*¹³ sur son identité de genre que dans certains milieux spécifiques où il/elle se sent en confiance et bien entouré·e.

« Je pense que [*mon image réelle*] est assez différente de l'image que je renvoie sur Tinder. Justement, j'ai des photos assez *basic*, rien qu'au niveau identité de genre. Après, je présente un *passing* hyper de meuf cis, en général, aussi dans ma vie, mais particulièrement sur Tinder, je ne pense pas que les gens se posent la question : "est-ce que c'est une personne non

¹² *Matcher* signifie que les deux personnes possédant chacune un profil Tinder ont cliqué à droite (*Swiper*) en voyant le profil l'une de l'autre car elles se plaisent mutuellement : « Pour *Matcher*, les deux membres doivent *Swiper* à droite et se liker mutuellement » (Tinder faq, <https://tinder.com/fr/faq#>).

¹³ Être « *out* » signifie révéler volontairement son orientation sexuelle ou de son identité de genre. [...] Une fois son *coming out* effectué, un·e·x· individu·e·x est dit « *out* ». SOS homophobie, consulté pour la dernière fois le 26 mai 2024 : <https://www.sos-homophobie.org/search/node?keys=outing>.

binaire ou autre”. [...] Pour l’instant, je ne me sens pas encore de le montrer sur les réseaux. »

Andrea, 23 ans, *genderfluid*, pansexuel·le, Tinder

Si Andrea affirme ne pas arriver à montrer son identité non binaire, il·elle affiche néanmoins son orientation sexuelle, à travers ses photos. Andrea vit donc des tensions identitaires internes entre ses identités subjectives et son *identité engagée pour les autres* lorsqu’il·elle s’engage comme cisgenre face aux autres, mais également des tensions externes, lorsqu’il·elle n’est pas *out* en tant que personne non binaire envers les autres. Une des manières qu’il·elle a de réduire les tensions externes est de rencontrer rapidement les personnes avec qui il·elle *match* afin de pouvoir partager hors ligne son identité non binaire. Andrea exprime ainsi l’envie d’avoir un *passing*¹⁴ non binaire, et d’être validé·e aux yeux de ceux qui le·a perçoivent. Le *passing* recherché par cet·te utilisateur·ice passe donc par la performance de genre et par le corps : Andrea souhaiterait « passer » physiquement pour une personne non binaire, mais n’y parvient pas encore. Il·elle dévoile alors qu’une partie de son identité *queer* (son orientation sexuelle) et se soumet ainsi aux codes que sous-tend la communauté *queer*, c’est-à-dire le partage d’informations catégorisées comme *queer*. Ces tensions identitaires hors-ligne se reflètent ainsi dans les pratiques en ligne où la norme qui prévaut est non seulement l’hétérosexualité, mais aussi la binarité de genre.

Une autre enquêtée, Suzanne (27 ans, femme cisgenre, *queer*, Tinder et HER)¹⁵ a également déclaré ressentir un décalage entre l’image qu’elle transmet en ligne et celle hors-ligne. On observe donc une tension entre son *identité engagée pour les autres*, et ses autres identités subjectives. Suzanne a exprimé une volonté de ne pas se dévoiler entièrement sur les applications de rencontre, ce qui ressort notamment dans ses données personnelles qui ne contiennent que très peu d’informations la concernant car ajouter des informations impliquerait une trop grande exposition de soi en ligne et hors ligne. En effet, si ces données contiennent son identité de genre, femme cisgenre, et orientation sexuelle, *queer*, Suzanne a décidé de ne pas les afficher sur son profil. Ainsi, elle explique performer son orientation sexuelle qu’à travers ses quelques photos qui selon elle mettent en avant des éléments codifiés comme *queer* permettant d’attirer « une certaine communauté » (Suzanne). Les tensions identitaires que vit Suzanne sont donc majoritairement « extra-orientées », alors que celles d’Andrea sont autant « intra-orientées » qu’« extra-orientées » (Mellini, 2009).

2.3. Stratégie de non-dévoilement

¹⁴ Le *passing* signifie « le fait de passer pour appartenir à telle ou telle catégorie de personnes » (Beaubatie, 2019, p. 49).

¹⁵ Comme mentionné précédemment, « *queer* » est un terme parapluie qui regroupe une diversité et pluralité d’identités de genre et/ou d’orientations sexuelles. Si pour notre enquêtée Alex, ce terme permet d’exprimer autant son identité de genre que son orientation sexuelle, Suzanne ne l’utilise que pour décrire son orientation sexuelle.

La dernière stratégie que nous avons identifiée chez nos enquêté·e·x·s est celle du non-dévoilement de son identité sociale au profit du dévoilement d'une *identité attendue*. Dans ce cas, la mise en scène de soi correspond aux représentations que se fait la personne des attentes normatives de la société. C'est cette stratégie qui est ressortie de nos entretiens avec nos deux enquêtées qui s'identifient comme femmes cisgenres bisexuelles, Julie (20 ans, utilisatrice de Tinder) et Anaëlle (23 ans, utilisatrice de Tinder). En effet, les deux soulignent la sensation d'avoir intériorisé « la norme sociale de ce qui se fait aussi sur la plateforme en elle-même » (Anaëlle).

Les applications de rencontre en ligne étant construites sur une base hétéronormative, les normes sociales intériorisées hors ligne se reproduisent également en ligne. Julie a par exemple déclaré vouloir afficher une certaine « neutralité » (extrait d'entretien) dans ses photos.

« Ce côté de neutralité, c'est vraiment plus de pas aller dans les extrêmes. Je ne sais pas si c'est vraiment être neutre ou se distinguer, c'est vraiment plus que je ne veux pas des photos *too much* »

Julie, 20 ans, femme cisgenre, bisexuelle, Tinder

Pour les femmes cisgenres bisexuelles qui relationnent également avec des hommes, il y a donc une volonté de ne pas sortir des attributs conventionnels perçus comme « féminins », alors qu'une volonté de passer pour *queer* ressort beaucoup plus chez nos enquêté·e·x·s non binaires, *genderfluid* et *queer*. Bien que notre échantillon ne soit composé que de deux femmes cisgenres bisexuelles, et donc qu'il ne soit pas représentatif, leurs discours rendent compte d'une tentative d'intégration autant des normes hétérosexuelles que des normes *queer*. En effet, la stratégie de la clandestinité renvoie « à une mise en cohérence de soi complexe, car les individus qui les adoptent bricolent une identité sexuelle, en jonglant entre homosexualité et hétérosexualité » (Mellini, 2009, p. 22). Les tensions identitaires que vivent Julie et Anaëlle sont donc majoritairement « extra-orientées », soit dans leur rapport à l'autre.

3. Observation participante

Lors de nos expériences personnelles sur les applications de rencontre, nous avons pu comparer les différences entre nos profils personnels et nos profils fictifs. Nos profils fictifs avaient une base commune, mais comportaient des photos, dates de naissance, et prénoms différents. Nous avons décidé de créer des profils de personnes non binaires (« autre ») avec des prénoms non-genrés : Jude et Aly. Quant à l'année de naissance, elle était la même pour les deux profils. Sur Tinder, nos profils étaient ceux de deux personnes intéressées par les « femmes ». Nous avons mis « *queer* » comme orientation sexuelle, l'Université de Lausanne comme lieu d'étude, notre signe astrologique, le fait que nous aimions les animaux et que nous fumions. Dans nos passions, il était mentionné « astrologie, végétarisme, pique-nique, politique, spiritualité, chiens ». La tranche d'âge sélectionnée allait de 23 à 30 ans et le nombre de kilomètres maximum était de 50. Les profils étaient les mêmes sur les deux

applications de rencontres, le but étant, en suivant un protocole de test précis, de voir comment les algorithmes HER et Tinder allaient nous catégoriser et comment les utilisateur·rice·x·s allaient réagir face à des profils sans photos de face. Les *matches* ont donc été donnés en ne se fondant pas sur un visage, mais sur une coupe de cheveux et un style vestimentaire : le profil de Jude arborait un style plus « androgyne » avec des cheveux courts, alors que celui d'Aly se rapprochait d'une figure archétypale de la « féminité » avec des cheveux longs.

Au niveau des *matches*, nous avons pu observer que les profils HER et Tinder d'Aly (avec les cheveux longs) ont eu plus de succès que ceux de Jude auprès des profils rencontrés qui étaient majoritairement de personnes dont l'apparence pouvait être perçue comme « androgyne » ou « masculine ». Sur Tinder, Jude donnait une moyenne de 38.20 *likes* par jour et Aly 22.80, mais Aly recevait plus de *matches* que Jude avec en moyenne 2.40 par jour contre 2.20. Nous pouvons en déduire que les personnes inscrites sur l'application recherchent davantage des profils reprenant les attributs conventionnels de la féminité comme celui d'Aly, ce qui expliquerait le nombre plus élevé de *matches* de ce profil. En effet, bien que l'identité de genre choisie était « non binaire », nous devons choisir si nous voulions être inclus dans la recherche d'hommes ou de femmes, comme nous pouvons le voir sur la figure ci-dessous. Nos deux profils fictifs ont donc été rebinarisés et catégorisés selon les dichotomies masculin-féminin/non-désirable-désirable.

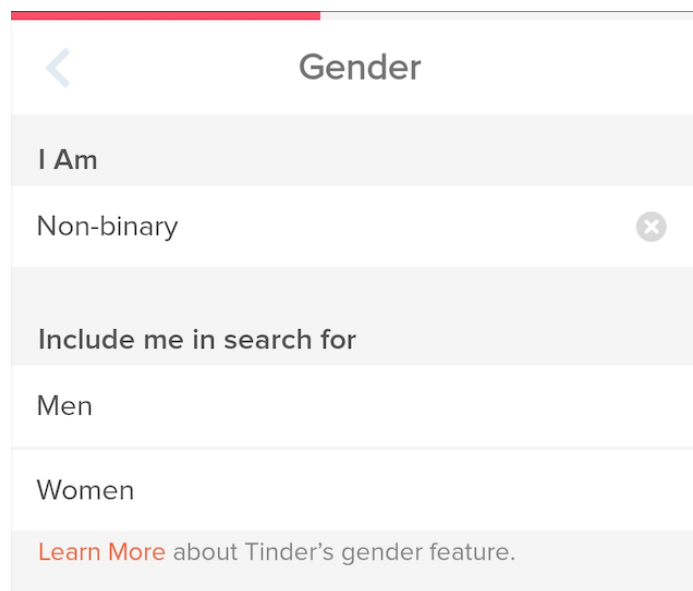


Figure 1. *Choix du genre sur Tinder (2022)*

Quant à nos deux profils personnels, nous avons, cette fois-ci, pu analyser leurs succès avec des photos de face comme nous pouvons le voir sur le tableau ci-dessous.

Le profil d'Emma s'inscrit dans la continuité de celui de Jude, présentant des photos d'une personne au style « androgyne » avec des cheveux courts, et celui d'Elisa dans la continuité de celui d'Aly, avec des photos d'une personne au style « féminin » avec des cheveux longs. En tant que personnes *queer*, nous avons décidé de *liker* les profils qui correspondaient à nos réelles attirances : pour Emma, les profils de personnes au style se rapprochant de la figure archétypale de la féminité et pour Elisa, des personnes dont le style était plus fluide. Nous avons pu observer, à partir des données récoltées, que le profil d'Elisa matchait plus que celui d'Emma : 2.36 contre 1.73 *matches* par jour environ sur Tinder et 4.63 contre 4.00 environ par jour sur HER. Durant la phase d'observation, Emma avait l'impression de voir beaucoup de personnes aux allures lui ressemblant, donc « androgynes », voir « masculines » et Elisa plutôt des personnes à l'aspect « féminin », contrairement à nos observations avec les profils fictifs. Nous pouvons en déduire que le « score » d'Emma est similaire aux profils rencontrés, tout comme Jude, alors qu'au contraire, celui d'Elisa est devenu plus élevé que celui d'Aly et avait donc accès à des profils similaires. Nous avons également observé que le profil d'Elisa a reçu plus de messages que le profil d'Emma. Les profils d'Elisa et Aly sont donc ceux qui ont obtenu le plus de *matches* : de dos ou de face, les profils aux cheveux longs obtiennent des meilleurs scores que ceux aux cheveux courts, à l'aspect plus 'androgyne'. Par ailleurs, le profil de Jude a été signalé à deux reprises sur HER, ce qui pourrait s'expliquer par le fait que le profil d'une personne de dos aux cheveux courts inspirerait moins confiance car il pourrait appartenir à un homme cisgenre hétérosexuel se faisant passer pour une personne *queer*. L'algorithme de Tinder participe ainsi à reconduire le stéréotype associant les cheveux longs au féminin et à le figer comme critère de désirabilité, renforçant du même coup les discriminations envers les personnes dont l'apparence physique s'écarte des normes de genre binaires en les invisibilisant.

Tableau 2. Observation participante

Prénoms	Photos	Style	Likes par jour HER	Matches par jour HER	Likes par jour Tinder	Matches par jour Tinder
Aly (fictif)	Dos	Féminin	2.33	1.00	22.80	2.40
Jude (fictif)	Dos	Androgyne	15.50	2.00	38.20	2.20
Elisa	Face	Féminin	8.50	4.63	7.65	2.36
Emma	Face	Androgyne	16.80	4.00	12.31	1.73

4. Risques de Tinder et HER

Malgré le filtre « Je veux voir des femmes » qui exclut les profils de personne se considérant comme hommes, il arrive tout de même d'en voir. Bien qu'il y ait maintenant un large choix d'identités de genre et neuf orientations sexuelles (Tinder Newsroom, 2022), il faut obligatoirement décider si on veut être vu·e·x en tant qu'homme ou en tant que femme. Lors de la récolte de données Tinder, nous avons pu voir qu'effectivement chaque participant·e·x avait un « *gender filter* » homme ou femme, même s'iel avait choisi « autre » comme catégorie d'identité de genre.

« Y a ce truc drôle de Tinder sur le genre, tu mets ton identité de genre et après on te demande si tu veux apparaître comme homme ou femme. [...] Moi j'aimerais bien pouvoir voir les mecs *queer* ! »

Alex, 27 ans, *queer*, Tinder

« Ça [Tinder] ne laisse pas la possibilité de *matcher* avec des non-mec-cis qui s'identifient hommes. Je n'ai pas de problème à *matcher* avec des hommes, mais pas mec-cis-het »

Til, 23 ans, non binaire/transpédégouine, bisexuelx, HER¹⁶

Sur Tinder, nos utilisateur·ice·x·s expliquent que certains hommes trans se catégorisent parfois comme « femme cherche femmes » afin de croiser des profils de personnes *queer*. En mettant « homme cherche femmes », iels tomberaient sur des femmes hétérosexuelles moins ouvertes à *matcher* avec des personnes trans. Le fait de ne pas pouvoir montrer sa réelle identité de genre peut être perçu comme une violence pour certaines personnes trans. Le *gender* et *gender filter* n'étant pas des critères de création de compte sur HER, les profils d'hommes trans nous ont semblé être plus fréquents. Ce constat peut dénoter une insécurité sur la plateforme de Tinder, d'autant plus pour les personnes *queer* qui ne sont pas *out*¹⁷, car des dysfonctionnements sont probables. Julie indique ainsi : « [...] même quand j'avais que les femmes, ça me proposait des profils d'hommes » (Julie, femme cis, bisexuelle, Tinder). Ce bug apparaîtrait également sur d'autres applications, telles que Bumble. Par exemple, Rena Bivens et Anna Shah Hoques mentionnent ce risque : « ce défaut de conception n'est pas simplement une gêne – il met les femmes *queer* en danger. [...] tous les utilisateurs homosexuels courent un risque accru. La crainte est que l'identité sexuelle d'un utilisateur homosexuel soit connue des utilisateurs hétérosexuels à son insu et sans son consentement¹⁸ » (2018, p. 452).

¹⁶ Til utilisait également Tinder dans le passé, mais a arrêté car iel ne se sentait pas en sécurité sur l'application.

¹⁷ Personne qui n'a pas dévoilé son orientation sexuelle ou identité de genre à autrui.

¹⁸ Notre traduction de l'anglais : « this design failure is not simply an annoyance—it places queer women in danger. In fact, if we assume that this problem is not restricted to women but likely emerges for gay male

Durant nos entretiens, nous avons mis un volet avec des questions sur les violences en ligne/hors ligne potentiellement subies par nos enquêté·e·x·s. Les femmes et personnes *queer* ayant eu des relations avec des hommes cisgenres hétérosexuels témoignent de situations violentes lors de rencontres hors ligne. Unx enquêté·e·x·s raconte avoir été victime de relations abusives avec divers hommes, qu'iel a signalés à la plateforme Tinder, mais iel n'a jamais reçu de retour. Durant les entretiens, trois autres situations d'agression nous ont été relatées, bien que nos enquêté·e·x·s aient répondu « non » dans le questionnaire. Une autre situation concerne une agression verbale commise par une femme sur un·e·x de nos enquêté·e·x·s. C'est le seul cas où l'agresseuse est une femme¹⁹. Bien que notre échantillon soit non-représentatif, il est prouvé dans le rapport du Conseil Fédéral Suisse (2022) que lorsqu'il s'agit de harcèlement sexuel « 95 % des personnes prévenues sont des hommes » (p. 3). Les personnes faisant partie de la communauté LGBTQIA+ sont annuellement les plus touchées par le harcèlement sexuel : « entre 30 et 40 % des minorités sexuelles et de genre (LGBTIQ+) au cours de l'année passée [ont été victimes de harcèlement commis] par des hommes et entre 8 et 14 % par des femmes » (p. 10).

Selon la journaliste Judith Duportail, auteure du livre *L'Amour sous l'algorithme*, paru en 2019, les créateurs de Tinder devraient être tenus responsables des dérives liées à leur application. Plusieurs cas d'agresseurs ayant été bannis de Tinder à la suite de signalements de victimes sur la plateforme ont pu ensuite s'y réinscrire, mais la responsabilité de l'application quant à ces cas reste floue et peu adressée par l'entreprise à laquelle elle appartient : « C'est une question presque philosophique. Peut-être que, dans le futur, des procès seront intentés aux inventeurs d'algorithmes pour qu'ils viennent rendre des comptes sur les conséquences de leurs inventions » (Sordet, 2019).

5. Limites et biais

Lors de cette recherche, nous avons été confronté·e·s à plusieurs limites logistiques et méthodologiques qui sont à prendre en compte. Nous avons pour but de recruter des personnes *queer* utilisant également Bumble, mais cela n'a pas été possible pour des questions de temporalité. En effet, le temps d'attente entre la demande des données personnelles et la réception de celles-ci était trop long. La procédure est complexe, ponctuée par une demande de copies de cartes d'identité, ce qui prolonge encore le processus. Pour cette raison, nous avons décidé d'exclure Bumble de notre recherche et de nous concentrer sur Tinder et HER. Par ailleurs, Tinder étant l'application de rencontre la plus téléchargée dans le monde et celle privilégiée par les 18-24 ans (52 %) et les 25-34 (31 %) (Iqbal, 2022), ce choix nous a semblé pertinent. Par la suite, nous avons rencontré quelques difficultés pour constituer notre échantillon car

users as well, then all queer users are at increased risk. The concern is that a queer user's sexual identity will become known to heterosexual users without the user's knowledge or consent. » (Bivens and Shah Hoques 2018, p. 452).

¹⁹ Pour cette partie, nous avons décidé de ne pas mentionner les noms d'emprunts de nos interviewé·e·x·s.

nous avons reçu peu de réponses à notre appel sur les réseaux sociaux. En effet, sept personnes nous ont contacté·e·s sur les comptes Instagram publics, mais seules deux d'entre elles nous ont finalement accordé un entretien. De plus, nous n'avons reçu aucune réponse de la part des associations. Dès lors, nous nous sommes retrouvé·e·s dans l'obligation de constituer le reste de notre échantillon à partir de nos réseaux personnels respectifs. C'est pourquoi notre étude comporte plusieurs biais de représentativité.

Premièrement, étant deux personnes universitaires, nos réseaux se constituent majoritairement de personnes issues de milieux sociaux similaires, c'est-à-dire de personnes étudiantes dans le supérieur. Ce biais de sélection par réseau d'interconnaissance est un corollaire classique des recherches qualitatives féministes et des recherches en socioanthropologie qui utilisent la position du·de la chercheur·euse·x pour accéder au terrain. Pour autant, « cela ne signifie pas que, sur le terrain, le partage de positions avec les enquêté·e·s ne puisse pas constituer une ressource pour comprendre leur monde » (Clair, 2016, p. 76).

Deuxièmement, notre échantillon comporte une sur-représentation de personnes blanches car il n'inclut que deux personnes racisées. Par conséquent, notre étude comporte un biais intersectionnel car elle ne permet pas d'analyser l'articulation entre genre et race, et mériterait donc de se pencher davantage sur cette question. En outre, suivre une approche telle que la méthode féministe nécessite d'autant plus de faire preuve de réflexivité quant à la posture à adopter car nous sommes tou·x·te·s socialement situé·e·x·s : « la recherche est façonnée par la positionnalité – le contexte social et politique – du chercheur » (Klaus Scheuerman *et al.*, 2020, p. 7). Par conséquent, prendre en compte sa position sociale a l'avantage de rendre notre base de données plus digne de confiance car « le positionnement des classifications de race et de genre au sein d'une discipline, d'une théorie, d'une histoire ou de soi-même augmenterait la transparence et l'utilité de la base de données elle-même » (*ibid.* p. 21). C'est pourquoi il est nécessaire, en tant que chercheureuse·x, d'être conscient·e·s que nos positions sociales peuvent affecter les réponses de nos enquêté·e·x·s et d'agir de manière à ce que cette influence ne remette pas en question la validité de l'enquête.

Nous sommes également conscient·e·s qu'étudier les pratiques en ligne, notamment les pratiques sur les applications de rencontres qui relèvent du domaine affectif, peut engendrer un risque de biais de désirabilité sociale chez nos enquêté·e·x·s. Certaines questions sont délicates car elles abordent des aspects très personnels, voire intimes, et peuvent ainsi entraîner un manque d'honnêteté. Une manière de garantir la validité d'une enquête fondée sur des discours déclaratifs est de prendre la parole des enquêté·e·x·s pour ce qu'elle est, c'est-à-dire, pas en tant que vérité absolue, mais en tant que mise en récit de pratiques fondées sur leurs propres expériences. Une des techniques employée qui a permis de garantir davantage la validité de notre recherche est la triangulation, une méthode qui consiste à confronter

nos observations aux entretiens qualitatifs et aux données récoltées, en comparant les discours et pratiques en ligne de nos enquêté·e·x·s.

Conclusion

Pour conclure, cette recherche nous a permis de mettre en lumière les expériences de personnes *queer* sur Tinder et HER, et de montrer les possibles effets de ces applications sur ces minorités *queer*. À travers l'analyse de discours, nous avons montré que ces utilisateur·rice·x·s *queer* emploient des stratégies de dévoilement et d'exposition de soi qui varient d'une identité de genre à l'autre et d'une orientation sexuelle à l'autre. Nous avons également remarqué que ces stratégies sont visibles dans les données personnelles des enquêté·e·x·s et qu'il y a pour la majorité d'entre elleux une correspondance entre stratégie de mise en scène de soi et pratiques en ligne. Par ailleurs, cette enquête nous a permis de dévoiler comment l'algorithme de Tinder participe à reproduire les stéréotypes hétéronormatifs du monde social et à discriminer les personnes *queer* qui ne correspondent pas à ces stéréotypes en les invisibilisant. Les données récoltées montrent que cette application n'a originalement pas été fondée pour les personnes *queer* car bien qu'elle propose désormais la catégorie d'identité « autre », l'algorithme reste binaire : il catégorise les personnes soit comme un « homme », soit comme une « femme ». Tinder discrimine ainsi davantage les personnes qui n'entrent pas dans ces catégories en les rejetant. De plus, l'algorithme de Tinder présente des failles non négligeables, voire dangereuses, telles que le risque d'*outing* qui peut exposer les personnes *queer* à de potentielles discriminations ou violences LGBT-phobes dans le monde hors ligne. Au contraire, l'application HER est plus adaptée aux personnes *queer* car elle permet plus de possibilités d'expression de soi et ne binarise pas les individus. En outre, elle est considérée comme plus sécurisée car certaines données intimes, telles que l'identité de genre et l'orientation sexuelle ne ressortent pas dans les données récoltées. Par conséquent, bien que notre échantillon ne soit pas représentatif, il nous a tout de même permis de rendre compte des expériences numériques des personnes *queer* et de mieux comprendre ainsi les enjeux sociopolitiques que soulèvent les applications de rencontre Tinder et HER sur la question des identités *queer*. Il nous semble néanmoins nécessaire qu'une enquête de plus grande envergure soit réalisée afin de mieux comprendre l'impact des applications de rencontres sur les minorités sexuelles et de genre.

Remerciements

Nous tenons à remercier Dre. Jessica Pidoux avec qui nous avons collaboré tout au long de cette recherche et qui nous a introduit·e·x·s à ses collègues de PersonalData.IO et d'Hestia.ia. À travers nos militantismes communs en Suisse romande, nos pensées se sont conjointes sur le sujet des violences de genre dans les applications de rencontres et ont donné naissance à cette recherche. Cette dernière n'aurait pas été possible sans le soutien d'Hestia.ia qui nous a fourni les outils nécessaires pour

l'analyse et le stockage sécurisé des données. Nous tenons également à remercier deux professeur.e.s de l'Institut des Sciences Sociales et du Centre en Études Genre de l'Université de Lausanne, Dr. Sébastien Chauvin, Professeur associé, et Dre. Marta Roca i Escoda, Maître d'enseignement et de recherche, qui nous ont accompagnés dans la réalisation de ce projet. Ils nous ont assisté sur des points méthodologiques ainsi que sur des questions sociologiques et de genre.

Références

- Beaubatie, E. (2019). L'aménagement du placard: Rapports sociaux et invisibilité chez les hommes et les femmes trans' en France. *Genèses*, 114, 32-52. <https://doi.org/10.3917/gen.114.0032>
- Bereni, L., Chauvin, S., Jaunait, A. & Revillard, A. (2016). *Introduction aux études sur le genre (2^e éd.)*. Bruxelles : De Boeck.
- Bivens, R. & Hoque, A. S. (2018). Programming sex, gender, and sexuality: Infrastructural failures in the "feminist" dating app Bumble. *Canadian Journal of Communication*, 43(3), 441-459. <https://doi.org/10.22230/cjc.2019v44n3a3375>
- Blidon, M. (2021). Espace urbain. In J. Rennes (Ed.), *Encyclopédie critique du genre* (pp. 275-285). Paris : La Découverte. <https://doi.org/10.3917/dec.renne.2021.01.0275>
- Boni-Le Goff, I. (2021). Corps légitime. In J. Rennes (Ed.), *Encyclopédie critique du genre* (pp. 184-195). Paris : La Découverte. <https://doi.org/10.3917/dec.renne.2021.01.0184>
- Butler, J. (2006). *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*. Paris : La Découverte.
- Cervulle, M. & Quemener, N. (2021). Queer. In J. Rennes (Ed.), *Encyclopédie critique du genre* (pp. 632-642). Paris : La Découverte. <https://doi.org/10.3917/dec.renne.2021.01.0632>
- Chauvin, S. & Lerch, A. (2013). *Sociologie de l'homosexualité*. Paris : La Découverte. <https://doi.org/10.3917/dec.chauv.2013.01>
- Chetcuti, N. (2014). Autonomisation lesbienne avec les réseaux numériques. *Hermès, La Revue*, 2(2), 39-41. <https://doi.org/10.3917/herm.069.0039>
- Clair, I. (2016). Faire du terrain en féministe. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 213, 66-83. <https://doi.org/10.3917/arss.213.0066>
- Code Pénal Suisse. (2020, 1er juillet). Art. 261bis. https://www.fedlex.admin.ch/eli/cc/54/757_781_799/fr#art_261_bis
- Firdion, J. (2012). Construire un échantillon. In S. Paugam (Ed.), *L'enquête sociologique* (pp. 69-92). Paris : Presses Universitaires de France.
- Garcia, M.-C., Fraysse, M. & Bataille, P. (2022). Le corps sexué au prisme du genre : Nouvelles problématiques. *SociologieS*, 1-15. <https://doi.org/10.4000/sociologies.18381>

- Haraway, D. (1988). Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective. *Feminist Studies*, 14(3), 575–599. <https://doi.org/10.2307/3178066>
- Harding, S. (1993). Rethinking standpoint epistemology: What is 'strong objectivity'? In L. Alcoff & E. Potter (Eds.), *Feminist Epistemologies* (pp. 49-82). New York : Routledge.
- Illouz, E. (2006). Réseaux amoureux sur Internet. *Réseaux*, 138, 269-272. <https://www.cairn.info/revue-reseaux1-2006-4-page-269.htm>
- Iqbal, M. (2022). *Tinder Revenue and Usage Statistics*. Business of Apps. <https://www.businessofapps.com/data/tinder-statistics/>
- Klaus Scheuerman, M., Wade, K., Lustig, C. & Brubaker, J. R. (2020). How We've Taught Algorithms to See Identity: Constructing Race and Gender in Image Databases for Facial Analysis. *Proceedings of the ACM on Human-Computer Interaction*, 4 (058), 1–35. <https://doi.org/10.1145/3392866>
- Laval, F. & Sirost, O. (2019). Les pratiquantes de Roller Derby et le jeu du genre. *Corps*, 17, 313-325. <https://doi.org/10.3917/corp1.017.0313>
- Le Conseil Fédéral, (2022). *Harcèlement sexuel en Suisse : ampleur et évolution*. <https://www.news.admin.ch/news/message/attachments/71246.pdf>
- Lemeilleur, S. (2014). *Les territoires du virtuel*. Paris : Éditions L'Harmattan.
- Lépinard, É., & Lieber, M. (2020). *Les théories en études du genre*. Paris : La Découverte. <https://doi.org/10.3917/dec.liebe.2020.01>
- Loi fédérale sur la protection des données (LPD). (2020, 25 septembre). <https://fedlex.data.admin.ch/filestore/fedlex.data.admin.ch/eli/fga/2020/1998/fr/pdf-x/fedlex-data-admin-ch-eli-fga-2020-1998-fr-pdf-x.pdf>
- Lorenzi, M.-E. (2017). « Queer », « transpédégouine », « torduEs »: entre adaptation et réappropriation, les dynamiques de traduction au cœur des créations langagières de l'activisme féministe *queer*. *GLAD!* <https://journals.openedition.org/glad/462>
- Mellini, L. (2009). Entre normalisation et hétéronormativité : la construction de l'identité homosexuelle. *Déviance et Société*, 33, 3-26. <https://doi.org/10.3917/ds.331.0003>
- Office fédéral de la statistique. (2021). *Les familles en Suisse: Rapport statistique 2021*. <https://www.swissstats.bfs.admin.ch/collection/ch.admin.bfs.swissstat.fr.issue210110112100/article/issue210110112100-01>
- Pidoux, J. (2019). X. Toi et moi, une distance calculée: Les pratiques de quantification algorithmiques sur Tinder. In : Y. Calbérac (Ed.), *Carte d'identités: L'espace au singulier* (pp. 249-267). Paris: Hermann. <https://doi.org/10.3917/herm.povoa.2019.01.0249>
- Pidoux, J. (2021). *Online Dating Quantification Practices: A Human-Machine Learning Process* (Thèse de doctorat). EPFL, Lausanne. <https://doi.org/10.5075/epfl-thesis-8830>
- Rich, A. (1994). *Blood, Bread and Poetry: Selected Prose 1979-1985*. New York : Norton.
- Rosenfeld, M. J., & Thomas, R. J. (2012). Searching for a Mate: The Rise of the Internet as a Social Intermediary. *American Sociological Review*, 77(4), 523-547. <https://doi.org/10.1177/0003122412448050>

164 MELVYN & ROSSI

Sordet, P. (2019, 21 mars). « L'amour sous algorithme » dévoile le côté obscur de Tinder. *Le Temps*. <https://www.letemps.ch/societe/lamour-algorithme-devoile-cote-obscur-tinder>

Tinder Newsroom. (2022). *About Tinder*. <https://www.tinderpressroom.com/about>